



mes saisons en enfer

cinq voyages cauchemardesques

Martha Gellhorn



mes saisons
en enfer
cinq voyages
cauchemardesques

L'éditeur tient à remercier Melisa Teo de l'avoir mené vers ce livre,
ainsi que Marie-Noël Rio pour sa précieuse relecture.

To MCM, forever.

DU MÊME AUTEUR

Quel temps fait-il en Afrique?, Calmann-Lévy, 2006

La Guerre de face, Les Belles Lettres, 2015

J'ai vu la misère, récits d'une Amérique en crise, Les Éditions du Sonneur, 2017

Le Monde sur le vif, Les Éditions du Sonneur, 2019

Titre original : *Travels with Myself and Another, Five Journeys to Hell*

© Martha Gellhorn, 1978

Tous droits réservés pour la traduction

© Les Éditions du Sonneur, 2024 pour la présente édition

ISBN : 978-2-37385-302-5

Dépôt légal : octobre 2015

Conception graphique : Sandrine Duveillier

Conception graphique des pages intérieures : Anne Brézès

Photo de couverture : © Moea Durieux ;

photo de 4^e de couverture : © TopFoto / Roger-Viollet

Ouvrage publié avec le concours de la Région Île-de-France.



Les Éditions du Sonneur
www.editionsdusonneur.com

mes saisons en enfer

cinq voyages
cauchemardesques

Martha Gellhorn

Traduit de l'anglais (États-Unis) par David Fauquemberg

Préface de Marc Kravetz



MES SAISONS EN ENFER

Pour Diana Cooper, avec mon indéfectible affection.

*Le bon voyageur ne sait pas où il va.
Le grand voyageur ne sait pas où il est allé.*

TCHOUANG-TSEU

Saute avant de regarder.

VIEILLE MAXIME SLAVE

*Oh p..., les lieux où l'on se rend sont pires
encore que les voyages.*

SYBILLE BEDFORD, VISITE À DON OTAVIO

INTRODUCTION

NOUS NE POUVONS PAS tous être Marco Polo ou Freya Stark, et nous sommes pourtant des millions à voyager. Les grands voyageurs d'hier et d'aujourd'hui forment une classe à part, professionnels inégalables. Nous sommes des amateurs et bien que nous connaissions nos instants de gloire, il nous arrive aussi de fatiguer, le découragement nous gagne, nous nous laissons aller à la rancœur. Qui n'a pas entendu, ressenti, pensé ou prononcé, au cours d'un voyage, les paroles suivantes : « Bon Dieu, ils ont encore égaré les bagages ? », « Ne me dis pas que nous sommes venus jus qu'ici pour voir ça ? », « Ils sont vraiment obligés de faire un tel boucan ? », « Tu appelles ça une chambre avec vue ? », ou « Plutôt lui foutre mon poing dans la figure que de lui donner un pourboire ».

Mais nous persévérons, nous faisons tout notre possible pour voir le vaste monde et nous nous baladons ; nous allons partout. À notre retour, nul n'a vraiment envie d'écouter le récit de nos aventures. « Comment s'est passé le voyage ? », demandent-ils. « C'était merveilleux, répondons-nous. À Tbilissi, j'ai vu... » Les

regards se font vides. Aussitôt que la courtoisie le permet, ou même avant, la conversation est ramenée à des sujets locaux tels que les derniers ragots, le scandale politique du moment, qui a lu quoi, le programme télé de la veille ; les gens préfèrent parler de la pluie et du beau temps qu'écouter nos comptes rendus enthousiastes sur Copenhague, le Grand Canyon ou Katmandou.

Le seul aspect de nos voyages capable à coup sûr de capter l'attention du public, c'est le désastre. « Le chameau t'a projetée contre la Grande Pyramide et tu t'es cassé la jambe ? » « Tu as pourchassé le pickpocket à travers la Galleria et dans les rues de Naples, et tu as perdu ton passeport et tous tes *traveller's checks* ? » « Tu t'es retrouvée enfermée à clé dans un sauna, à Viipuri ? » « Tu as attrapé une infection intestinale en mangeant des yeux de mouton dans un festin druze ? » Voilà ce qu'ils veulent entendre. Ils nous laissent à peine achever notre histoire pour se lancer dans le récit de leurs propres souffrances en terres étrangères. Le fait est que nous chérissons nos désastres et, de ce point de vue, nous l'emportons sur les grands voyageurs, qui réunissent au plus haut degré toutes les qualités requises pour exercer ce boulot, mais manquent singulièrement d'anecdotes amusantes.

Je ne lis moi-même que très rarement des récits de voyage – je préfère voyager –, et ce livre n'en est pas un à proprement parler. Après avoir présenté mes lettres de créances, afin de vous prouver que je sais de quoi je parle, il relatera les meilleurs de mes voyages cauchemardesques, sélectionnés parmi un vaste échantillon,

dont je me souviens avec tendresse maintenant qu'ils appartiennent au passé. Tous les voyageurs amateurs ont traversé tôt ou tard de telles épreuves, brèves ou prolongées, d'une manière ou d'une autre. En tant qu'étudiante ès désastres, je remarque que nous réagissons tous de la même façon à ce genre de tribulations : avec tension et amertume sur le moment, fierté après coup. Rien ne renforce autant l'estime de soi que le fait d'avoir survécu.

Le voyage exige une sacrée endurance, et c'est de pire en pire. Souvenez-vous du bon vieux temps où nous avions des porteurs et pas des détrousseurs ; où la construction des hôtels était achevée quand on s'y présentait ; où les syndicats des transports ne se mettaient pas en grève à vos points de départ ou d'arrivée ; où l'on vous offrait de généreuses portions de beurre et de confiture à l'heure du petit-déjeuner, au lieu de ces minuscules récipients de carton et de cellophane ; rappelez-vous l'époque où la météo était fiable ; où vous n'aviez pas besoin de planifier votre séjour comme une opération militaire ni de réserver en envoyant des arrhes ; où la Méditerranée était propre ; où vous étiez une personne et pas un mouton pressé contre vos frères ovins dans les aéroports, les gares, les remontées mécaniques des stations de ski, les cinémas, les musées, les restaurants ; rappelez-vous le temps où vous saviez quel montant en monnaie locale vous alliez obtenir en changeant votre argent ; où vous partiez du principe optimiste que tout se passerait bien, au lieu de penser que ce serait un miracle que les choses ne tournent pas à la catastrophe.

Nous ne possédons pas l'héroïsme des grands voyageurs, mais tout de même : nous autres, les amateurs, formons une race sacrément robuste. Aussi atroce qu'ait pu être le dernier voyage, nous ne perdons jamais espoir concernant le prochain – Dieu seul sait pourquoi.

LETTRES DE CRÉANCE

L'IDÉE DE CE LIVRE S'IMPOSA à moi alors que j'étais assise sur une horrible petite plage de la pointe ouest de la Crète, entre une chaussure pleine d'eau et un pot de chambre rouillé. Tout autour de moi, les déchets de notre espèce. J'eus la sensation déprimante que je passais ma vie à me mettre dans ce genre de situation, et que je pourrais bien finir mes jours ici. Telle est la nuit obscure de l'âme dont tout voyageur peut expérimenter l'insondable profondeur, n'importe où et n'importe quand.

Personne ne m'avait suggéré ni recommandé cet égout à ciel ouvert. Je l'avais trouvé toute seule en étudiant une carte, sur le vol de nuit bon marché pour Héraklion. J'étais très fière, d'ailleurs, de ma nouvelle débrouillardise : avant de faire le saut dans l'inconnu, j'avais téléphoné à l'office de tourisme grec à Londres et reçu une carte de la Crète, une liste des hôtels et l'inévitable brochure touristique rédigée dans la prose lyrique habituelle. De la lecture pour l'avion.

Tout au bout là-bas, au fond d'une baie solitaire, se trouvait un endroit nommé Kastelli avec un seul hôtel de catégorie C. Exac-

tement ce qu'il me fallait ; à l'écart des sentiers battus, l'hôtel de catégorie C serait à coup sûr une petite taverne pleine de charme, propre, sans eau courante, avec une tonnelle de vigne au fond du jardin. Je me représentais Kastelli comme un village de pêcheurs préservé, une grappe de maisonnettes en sucre blanc dominant le sable doré d'une plage. Je nagerais toute la journée dans une mer délicieuse, le but premier de ce voyage ; le soir je boirais de l'ouzo à la fraîche, en regardant les pêcheurs tanguer d'un pas lourd, tel Zorba, sous la lune.

Il fallait autant de temps pour se rendre d'Héraklion à Kastelli, en empruntant trois autocars, que pour rallier Londres à New York en jumbo-jet. Ces bus passaient une musique d'ascenseur vaguement arabisante. Kastelli se réduisait à deux rues bordées de maisons et de boutiques trapues aux façades de ciment gris ; la mer Égée demeurait invisible. L'hôtel de catégorie C était un cube en béton de trois étages ; ma chambre, un cagibi avec assortiment complet de mouches mortes, de moustiques broyés sur les murs, de moutons hérissés de poils dérivant sur le plancher. La population de Kastelli, sans surprise, semblait plongée dans un sombre mutisme, tout comme le propriétaire de l'hôtel de catégorie C dont j'étais, là encore sans surprise, l'unique pensionnaire. Sur le flanc du bureau de poste, juste en face de ma chambre, un militant enthousiaste avait peint un slogan en grandes lettres noires. Le premier mot était *Amepikanoi* – pas besoin de savoir le grec pour en comprendre le sens : « *Yankee Go Home.* » Ça, ne t'en fais pas, avec plaisir, et le plus tôt sera le mieux ; mais

il n'y avait aucun moyen de partir d'ici avant le car du lendemain après-midi.

J'avais fait des efforts prodigieux pour atteindre ce trou à rats dans le but de nager – et j'allais nager. Le lendemain matin, une marche de vingt minutes longeant une usine désaffectée et une poignée de petites villas hideuses et inoccupées me conduisit jusqu'à un café en bord de mer, qui offrait une nourriture innombrable et un placard encombré de pommes de terre pourries pour se changer. Et donc la plage, sorte de décharge informelle où les détritiques rejetés par la mer avaient rejoint les paquets de cigarettes écrasés, les boîtes de conserve, les bouteilles et les papiers sales abandonnés par les nageurs qui m'avaient précédée. Il n'y avait personne d'autre et l'eau paraissait propre, transparente et calme sur un fond sableux, mais pas assez profonde pour nager. Par-delà un petit promontoire, les vagues étaient agitées et couronnées d'écume, pas de quoi effrayer une nageuse émérite. Mais une fois parvenue en pleine mer, le courant me saisit et entreprit de m'emporter à grande vitesse en direction de l'ouest. Prochain arrêt, Malte.

On est censé apprendre de ses expériences, mais cela vous fait une belle jambe si vous ne vous souvenez des leçons tirées que lorsqu'il est trop tard. Tout en me débattant pour regagner la côte, je repensai au courant circulaire, à Maurice, qui m'avait happée et embarquée un bon moment dans un terrifiant tour de l'île. De tels courants sont peut-être une caractéristique déplaisante des grandes îles isolées – le genre d'information qu'il serait utile

de connaître. Quelques minutes plus tôt, je m'étais mise en garde contre le risque de me retrouver projetée au retour contre les rochers, et voilà qu'à présent, je luttais pour que la mer m'y précipite, me cramponnant du bout des ongles avant d'être emportée, puis m'agrippant de nouveau jusqu'à pouvoir enfin regagner à la force des bras les eaux protégées de la baie. Et m'asseoir sur le sable, couverte d'égratignures sanguinolentes, quelque peu essoufflée, en proie au désespoir.

Où sont les plages d'antan?^{*1} Je me souviens d'un temps où elles n'étaient jonchées d'aucun débris hormis les algues, où elles étaient sûres et souvent si désertes que j'en étais la locataire unique et dénudée. Les criques perdues des petites îles des Caraïbes, leur eau turquoise et vert Nil ; les baies de Cuba encerclées par la jungle ; le Mexique côté Golfe et côté Pacifique ; les plages adossées à des pins parasols sur la côte varoise, la Méditerranée italienne de haut en bas jusqu'en Calabre, la Costa Brava et la superbe plage de Zarautz ; les plages merveilleuses de l'État de Washington ; les kilomètres de sable blanc au bord de l'océan Indien, au Kenya. La nature est mon grand amour et, ici, l'objet particulier de cet amour, la jonction magnifique entre terre et mer, était perdue à tout jamais, maculée, dévastée. J'en étais réduite à ce misérable tas d'ordures, à l'extérieur de Kastelli. Un avenir des plus sombres se dessinait devant moi ; nulle part où aller qui en vaille la peine. Autant arrêter de voyager.

1. Les termes en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte (*toutes les notes sont du traducteur*).

Arrêter de voyager ? Allons, allons. C'était pousser vraiment trop loin le bouchon du désespoir. J'avais connu des endroits bien pires que Kastelli. En outre, des millions d'autres voyageurs s'élançaient gonflés d'espoir pour atterrir, symboliquement, entre une chaussure pleine d'eau et un pot de chambre rouillé. Je n'étais pas la seule à avoir été désignée tout spécialement pour connaître une telle infortune. De plus, ma relation avec le voyage s'apparentait à celle qu'un léopard entretient avec ses taches. Toute ma vie j'avais été une voyageuse. Cela avait commencé dès l'enfance, dans les tramways de ma ville natale, qui m'emmenaient vers Samarcande, Pékin, Tahiti, Constantinople... Les noms de lieux exerçaient sur moi le plus puissant des charmes. C'est toujours le cas. Et je m'y étais mise pour de bon dès ma vingt et unième année, quand j'avais décidé que ce serait plutôt une bonne idée d'aller partout, de tout voir, de rencontrer tout le monde et d'écrire là-dessus.

Un discours était nécessaire pour motiver les troupes, et je le prononçai : si tu ne sais pas apprendre de tes expériences, essaie au moins de t'en servir. Qu'as-tu donc fait de ta longue et riche pratique des voyages cauchemardesques et autres errances achevées dans des dépotoirs de ce genre ? À quoi bon se lamenter : mets-toi au travail. Le travail est le meilleur remède contre le désespoir. OK. D'accord. C'est entendu. Mais d'abord, quitter Kastelli.

Le problème, c'est que l'expérience ne sert à rien sans mémoire. Non seulement les bons écrivains voyageurs perçoivent et com-

prennent ce qui les entoure, mais ils maîtrisent toute une série de références érudites empruntées à l'histoire, à la littérature et aux voyages fameux de ceux qui les ont précédés. Moi, je ne me rappelais même plus où j'étais allée. Je crois que je suis venue au monde avec une mémoire défaillante, comme d'autres naissent avec un cœur fragile ou des chevilles délicates. J'oublie les lieux, les gens, les événements, et les livres aussitôt que je les ai lus. Les paysages les plus sublimes, les plus grandes joies du voyage, tout cela se perd dans le flou. Quant aux dates – quelle année ? quel mois ? –, mon cas est sans espoir. J'attends encore l'instant promis, dont on dit qu'il vient avec l'âge, où l'on oublie ce que l'on a mangé au petit-déjeuner mais où le passé devient clair et lumineux, comme un *son et lumière** intime. Or, je sais exactement ce que j'ai mangé au petit-déjeuner, je peux reconstituer avec un peu d'effort les principaux événements du dernier mois écoulé, mais tout le reste du passé est voilé comme par des nuages à travers lesquels percent çà et là des lueurs.

Les pires moments de certains voyages cauchemardesques étaient bien inoubliables, mais j'avais besoin de détails. Pour la première fois de ma vie, j'entrepris de passer en revue mes vieux papiers – archéologie de salon. Comme la pierre qui roule dénuée de mousse, l'écrivain errant conserve peu de traces écrites. Il y avait des lettres à ma mère, qui, sagement, n'avait gardé que dix pour cent, peut-être, de cette avalanche épistolaire ; neuf journaux griffonnés dans le seul but de me rappeler où j'étais allée telle année, et que je n'avais plus ouverts depuis ; quelques notes

confuses et des bribes éparées, certaines publiées, d'autres non. Éplucher ce fouillis me rendit malheureuse. Ces fragments du passé, même les plus amusants, étaient chargés de tristesse, car les années avaient passé et les gens avec elles. Et ma mémoire, loin de s'éclaircir, s'embrouillait davantage encore. Une autre approche s'imposait.

Avant de sélectionner le meilleur de mes pires voyages, il fallait d'abord que je me souvienne des pays où je m'étais rendue. J'entends par là ceux où j'étais restée assez longtemps pour apprendre des choses sur la vie et les coutumes locales. Pas comme l'Inde (l'Inde d'alors) où j'avais atterri à Karachi, jeté un rapide coup d'œil aux vaches et aux enfants scandaleusement misérables avant de filer tout droit vers l'aéroport et de repartir. Ni la Guyane française, où j'avais à peine passé trois heures repoussantes. Ni le Venezuela ou les Philippines : amnésie totale. Ce fut un travail de longue haleine. Des lieux oubliés me revenaient soudain à l'esprit au milieu de la nuit. Enfin, ma liste fut complète : cinquante-trois pays, ce qui inclut tous les États de l'Union excepté l'Alaska.

Quand j'essayai de me souvenir des îles, ma mémoire flancha. Les Caraïbes en sont constellées ; il m'était plus facile de me souvenir des quatre où je n'étais pas allée – Barbuda, la Barbade, Margarita et la Jamaïque. Et les îles grecques, de Corfou à Rhodes, avec entre les deux, une infinité d'autres plus petites, et Capri et Ischia, et la Sicile et Majorque et Elbe et la Corse et Gozo et Comino et les Bermudes et Bali et Honolulu et Hawaï et Guam

et les îles Midway et l'atoll de Wake et Macao et Gran Canaria et São Miguel et d'autres encore, sans doute.

Voici la liste des pays, selon l'ordre – ou plutôt le désordre – dans lequel ils me sont revenus en mémoire : France, Grande-Bretagne (les quatre nations), Allemagne, Autriche, Suisse, Liechtenstein, Italie, Espagne, Andorre, Canada, Mexique, Cuba, Grèce, Suriname, Haïti, République dominicaine, Chine, Hong Kong, Birmanie, Malaisie, Antilles néerlandaises, Portugal, Finlande, Hollande, Danemark, Suède, Pologne, Russie, Cameroun, Tchad, Soudan, Kenya, Ouganda, Tanzanie, Égypte (incluant la bande de Gaza lorsqu'elle était occupée par l'Égypte, puis par Israël), Israël, Liban, Jordanie, Yougoslavie, Luxembourg, île Maurice, Tunisie, Maroc, Algérie, Thaïlande, Vietnam du Sud, Turquie, Saint-Marin, République d'Irlande, Tchécoslovaquie, Costa Rica, Malte, les États-Unis d'Amérique en long, en large et en travers.

Une fois lancée dans cet exercice de mémoire, les statistiques me montèrent à la tête. Selon mes calculs, j'ai fait des voyages répétés dans vingt-quatre de ces pays, qui vont de deux séjours aux Antilles néerlandaises à d'innombrables pérégrinations à travers l'Europe, les Caraïbes et l'Afrique de l'Est. Comme bases autour desquelles rayonner, j'ai vécu dans sept pays où j'ai établi onze résidences permanentes – une résidence est un appartement ou une maison que l'on loue, que l'on achète ou, si l'on est assez fou pour cela, que l'on fait bâtir ; j'ai construit une maison et demie dans deux pays et de mon point de vue, ce genre de projet est bien pire que le plus horrible des voyages. Le problème,

c'est que vous partez de rien, avec la vague idée que vous allez vivre là pendant un long moment, que vous allez peut-être même y passer le restant de vos jours. Vous occupez cette résidence pendant quelques années, puis vous l'abandonnez, généralement avec tout ce qu'elle contient.

Les logements meublés provisoires diffèrent des résidences – j'en ai compté dix-sept en tout, avant de renoncer à creuser ma mémoire. Certains de ces meublés ont précédé des résidences permanentes, d'autres étaient liés à des reportages, mais pour l'essentiel, il s'agissait – et il s'agit toujours – de refuges pour écrire. À la maison, où qu'elle se trouve, on est sans cesse interrompu. Quand je m'installe dans des meublés sur des terres étrangères où je ne connais personne, j'entre aussitôt en symbiose avec ma machine à écrire. Il s'agit là d'un voyage immobile, par opposition au voyage voyageur, et j'adore ça. Peu importe que le travail soit parfois insatisfaisant, et la déco de mon « appt. meublé » parfaitement sinistre : il me reste le paysage choisi avec soin, mer ou montagne, et la joie qu'il me procure.

Comme cela est étrange : le pli que l'on prend dès l'enfance, l'adulte qu'on devient le garde. Qui aurait pu prévoir l'effet à long terme des voyages en tramway de ma jeunesse ? Nulle autre manière de vivre n'aurait pu m'intéresser autant et si durablement, et je continuerai sans doute, jusqu'à mon dernier souffle, à essayer de voir le monde et tout ce qui s'y passe. Malgré le chemin parcouru, je n'avais jamais pensé écrire sur le voyage. Eh bien, allons-y.